

Épreuve anticipée de FRANÇAIS ORAL  
- DESCRIPTIF DES LECTURES ET ACTIVITÉS -

**SCOLAIRE - PREMIÈRE**

- à compléter en MAJUSCULES -

série	<b>L</b>
division de classe *	<b>1ESL</b>
* code division de classe utilisé pour les inscriptions sur Inscinet (code à trois chiffres commençant par 6 ou bien codification interne)	
nom de l'établissement	Lycée Pasteur
localité	Le Blanc (36300)

---

**CONFORME AU DESCRIPTIF REMIS A L'ÉLÈVE ET SIGNÉ PAR LE CHEF  
D'ÉTABLISSEMENT**

## Séquence n° 1 Renaissance et Humanisme

**Objet d'étude** : Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme

**Problématiques** : En quoi l'Humanisme renaissant est-il un courant de pensée européen ? Quelles visions de l'homme et du monde nous livre-t-il ? Quels sont les enjeux littéraires, esthétiques, culturels et philosophiques de l'Humanisme ?

### Première partie : l'exposé

Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique

- **Groupement de textes :**

- ✓ **Lecture analytique 1** : Du Bellay, Les Regrets, « Je me ferai savant... », 1558 (photocopie)
- ✓ **Lecture analytique 2** : Rabelais, Gargantua, 1534 (p. 436 du manuel, l. 1 à 32)
- ✓ **Lecture analytique 3** : Montaigne, Essais, Livre I, Ch. 31, 1595 (p. 316 du manuel)
- ✓ **Lecture analytique 4** : D'Aubigné, Les Tragiques, « Je veux peindre la France... », 1616, (p. 430 du manuel)

### Deuxième partie : l'entretien

*Nota bene* : peuvent également être exploités par l'examinateur des textes autres que celui proposé pour l'exposé choisis soit à l'intérieur de la même séquence, soit à l'intérieur du même objet d'étude, qu'ils aient fait l'objet d'une lecture analytique ou de lecture cursive.

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

- **Une œuvre complète au choix :**
  - ✓ Le Maître de Garamond, A. Cuneo, 2003
  - ✓ L'enfant de Bruges, G. Sinoué, 1999
  - ✓ Rouge Brésil, J.C Rufin, 2001
- **Textes et documents complémentaires :**
  - ✓ Raphaël, L'École d'Athènes, 1509-1510 (p.410 du manuel)
  - ✓ Érasme, De l'Éducation des enfants, 1529 (p. 424 du manuel)
  - ✓ More, Utopie, 1516 (p. 458 du manuel)
  - ✓ Pic de La Mirandole, De la dignité de l'homme, 1495 (p. 413 du manuel)

**Séquence n° 1**  
**Renaissance et Humanisme**

**Objet d'étude** : Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme

**Première partie : l'exposé**

**Lecture analytique 1** : Du Bellay, Les Regrets, « Je me ferai savant... », 1558

Je me ferai savant en la philosophie,  
En la mathématique et médecine aussi :  
Je me ferai légiste, et d'un plus haut souci  
Apprendrai les secrets de la théologie<sup>1</sup> :

Du luth et du pinceau j'ébatterai ma vie<sup>2</sup>,  
De l'escrime et du bal. Je discourais ainsi,  
Et me vantais en moi d'apprendre tout ceci,  
Quand je changeai la France au<sup>3</sup> séjour d'Italie.

Ô beaux discours humains ! Je suis venu si loin,  
Pour m'enrichir d'ennui, de vieillesse et de soin,  
Et perdre en voyageant le meilleur de mon âge.

Ainsi le marinier souvent pour tout trésor  
Rapporte des harengs en lieu de lingots d'or,  
Ayant fait, comme moi, un malheureux voyage.

---

<sup>1</sup> Science de la religion.

<sup>2</sup> Je me divertirai.

<sup>3</sup> Contre.

**Séquence n° 2****« Leurs yeux se rencontrèrent. »**

**Objet d'étude** : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Problématiques** : Comment le motif de la rencontre amoureuse est-il traité dans le roman ? Quelles visions de leurs personnages, les auteurs nous livrent-ils à travers ces scènes de premières rencontres ? Comment peindre la naissance du sentiment amoureux dans le récit ?

**Première partie : l'exposé**

Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique

- **Groupement de textes** :

- ✓ **Lecture analytique 5** : Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, 1678 (p. 86 du manuel)
- ✓ **Lecture analytique 6** : Abbé Prévost, Manon Lescaut, 1731 (p. 90 du manuel)
- ✓ **Lecture analytique 7** : Flaubert, L'Éducation sentimentale, 1869 (p. 92 du manuel)

**Deuxième partie : l'entretien**

**Nota bene** : peuvent également être exploités par l'examineur des textes autres que celui proposé pour l'exposé choisis soit à l'intérieur de la même séquence, soit à l'intérieur du même objet d'étude, qu'ils aient fait l'objet d'une lecture analytique ou de lecture cursive.

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

- **Textes et documents complémentaires** :
  - ✓ Belle du Seigneur, Cohen, 1968 (p. 96 du manuel)
  - ✓ Les Fleurs bleues, Queneau, 1965 (photocopie)
  - ✓ L'Écume des jours, Vian, 1947 (photocopie)

**Séquence n° 2****« Leurs yeux se rencontrèrent. »****Objet d'étude** : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours**Deuxième partie : l'entretien****Lecture cursive – Texte complémentaire** : Les Fleurs bleues, Queneau, 1965

[A travers un canevas complexe, s'entrecroisent l'histoire de Cidrolin (personnage présumé contemporain et vivant dans une péniche) et du duc d'Auge (personnage du passé qui hante les rêves de Cidrolin)... Les époques se mêlent, et chacun des deux personnages rêve en fait qu'il est l'autre. Dans cet extrait, Cidrolin vient encore une fois de s'endormir... et le duc d'Auge, qui s'est retrouvé seul face à l'attaque d'un mammouth, après la fuite de ses gens, est perdu sur ses propres terres : il aperçoit enfin une lumière au loin... sûrement la cabane d'un bûcheron...]

Il veut pousser la porte (n'est-il pas sur ses terres ?) mais la porte résiste : la lourde est bouclée. Du pommeau de son épée, il cogne et, en même temps, annonce la couleur :

- Ouvre, manant, voici ton duc !

Il attend, mais rien ne se modifie dans la situation ambiante et il répète :

- Ouvre manant, voici ton duc !

Et ainsi de suite, plusieurs fois. Le résultat : toujours nul.

Le duc, ayant réfléchi, exprime sa pensée pour lui-même :

- Il a peur, ce pauvre diable. Il doit me prendre pour quelque esprit noctambule et sylvain. Il n'a pas mon courage : il est de trop pauvre extrace, mais peut-être n'est-il pas insensible à la pitié ! Essayons la ruse...

Larmoyant, il pousse un cri désespéré :

-J'ai faim !

Aussitôt la porte s'ouvre *comme par enchantement* et une *radieuse apparition* fait son apparition. L'apparition susdite consiste en une pucelle d'une insigne saleté mais d'une esthétique impeccable.

Le duc a le *souffle coupé*.

- Pauvre messire, dit la jeune personne d'une voix *vachement mélodieuse*, venez vous asseoir au coin du feu et partager ma *modeste pâtée* de châtaignes et de glands.

- C'est tout ce qu'il y a à bouffer ?

- Hélas oui, messire. Mon papa est allé à la ville acheter quelques onces de morue fumée, mais il n'est pas encore rentré et sans doute ne rentrera-t-il plus maintenant qu'à l'aube.

Ce propos laisse le duc rêveur : il n'a d'ailleurs pas besoin de toute la nuit pour manger la modeste pâtée, surtout s'il la doit partager avec la *tendre enfant* qui le regarde maintenant avec une *timidité de bon aloi*. Lui, il l'examine.

- Vous êtes un rien gironde, dit le duc.

Elle fait semblant de ne pas *réceptionner le madrigal*.

- Asseyez-vous, asseyez-vous, messire. Voulez-vous que Je mette du poivre dans la tambouille ? J'en possède un précieux sachet que ma marraine m'a donné à la Noël dernière. Il vient du Malabar, ce poivre, et des plus authentiques, pas falsifié du tout.

- Ma foi, dit le duc rougissant, Je ne dis pas non. Quelques grains...

- Tout le sachet, messire ! tout le sachet ! Cela vous confortera.

- Ai-je donc l'air bon à ravauder ?

- Votre seigneurie fait grande figure, mais elle a dû avoir des émotions.

- Dame... perdre un canon... comme ça...

- Un canon ? vous avez un canon ?

- J'en ai même plusieurs, dit le duc fièrement.

La petite sauta de joie en l'air et battit des mains.

- Oh ! vous avez des canons ? Moi, j'adore les canons ! Ça c'est moderne au moins ! Et elle se mit à courir autour de la chambre au petit périmètre en chantant : Dansons la Carmagnole, Vive le son, vive le son... Dansons la Carmagnole, vive le son du canon...

- Elle est charmante cette petite, murmura le duc d'Auge, mais sa ritournelle ne me dit rien qui vaille. Et il lui demanda :

- Qui t'a appris cette chanson, ma mignonne ?

- C'est papa.

- Et qu'est-ce qu'il fait ton papa ?

- Il est bûcheron, pardine.

- Et à qui appartient-il ?

- Au haut et puissant seigneur Joachim duc d'Auge.

- Autrement dit à moi-même. C'est bien : je le ferai pendre.

**Séquence n° 2****« Leurs yeux se rencontrèrent. »****Objet d'étude** : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours**Deuxième partie : l'entretien****Lecture cursive – Texte complémentaire** : L'Écume des jours, Vian, 1947

[La scène qui suit se déroule au cours d'une fête d'anniversaire... celle du chien de la maîtresse de maison... C'est là que les deux personnages principaux du roman Colin et Chloé vont se rencontrer.]

- Oui, dit Isis. Venez, je vous présente...

La moyenne des filles était présentable. L'une d'elles portait une robe en lainage vert amande, avec de gros boutons en céramique dorée, et, dans le dos, un empiècement de forme particulière.

- Présentez-moi surtout à celle-là, dit Colin.

Isis le secoua pour le faire tenir tranquille.

- Voulez-vous être sage, à la fin ?

Il en guettait déjà une autre et tirait sur la main de sa conductrice.

- C'est Colin, dit Isis. Colin je vous présente Chloé.

Colin avala sa salive. Sa bouche lui faisait comme du gratouillis de beignets brûlés.

- Bonjour ! dit Chloé...

- Bonj... êtes-vous arrangée par Duke Ellington ? demanda Colin... Et puis il s'enfuit, parce qu'il avait la conviction d'avoir dit une stupidité.

Chick le rattrapa par un pan de sa veste.

- Où vas-tu comme ça ? Tu ne vas pas t'en aller déjà ? Regarde !...

Il tira de sa poche un petit livre relié en maroquin rouge.

- C'est l'original du *Paradoxe sur le Dégueulis*, de Partre...

- Tu l'as trouvé quand même ? dit Colin.

Puis il se rappela qu'il s'enfuyait et s'enfuit.

Alise lui barrait la route.

- Alors, vous vous en allez sans avoir dansé une seule petite fois avec moi ? dit-elle.

- Excusez-moi, dit Colin, amis je viens d'être idiot et ça me gêne de rester.

- Pourtant, quand on vous regarde comme ça, on est forcé d'accepter...

- Alise... geignit Colin, en l'enlaçant et en frottant sa joue contre les cheveux d'Alise.

- Quoi, mon vieux Colin ?

- Zut... Zut... et Bran !... Peste diable bouffre. Vous voyez cette fille là ?...

- Chloé ?...

- Vous la connaissez ?... dit Colin. Je lui ai dit une stupidité, et c'est pour ça que je m'en allais. Il n'ajouta pas qu'à l'intérieur du thorax, ça lui faisait comme une musique militaire allemande, où l'on n'entend que la grosse caisse.

- N'est-ce pas qu'elle est jolie ? demanda Alise.

Chloé avait les lèvres rouges, les cheveux bruns, l'air heureux et sa robe n'y était pour rien.

- Je n'oserai pas, dit Colin.

Et puis, il lâcha Alise et alla inviter Chloé. Elle le regarda. Elle riait et mit la main droite sur son épaule. Il sentait ses doigts frais sur son cou. Il réduisit l'écartement de leurs deux corps par le moyen d'un raccourcissement du biceps droit, transmis, du cerveau, le long d'une paire de nerfs crâniens choisis judicieusement.

Chloé le regarda encore. Elle avait les yeux bleus. Elle agita la tête pour repousser en arrière ses cheveux frisés et brillants, et appliqua, d'un geste ferme et déterminé, sa tempe sur la joue de Colin.

Il se fit un abondant silence à l'entour, et la majeure partie du reste du monde se mit à compter pour du beurre.

### Séquence n° 3

#### A la recherche de l'Eldorado

**Objets d'étude** : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Problématiques** : Quel regard Laurent Gaudé porte-t-il sur l'homme et sur le monde à travers les personnages de son roman Eldorado ? De quelle manière la fiction romanesque peut-elle permettre au lecteur de s'interroger sur la réalité et sur l'actualité ?

#### Première partie : l'exposé

##### Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique

- **Œuvre intégrale** : Eldorado, Laurent Gaudé, 2006 (Edition *J'ai lu*)

Analyses d'extraits :

- ✓ **Lecture analytique 8** : Partie I, « L'ombre de Catane », passage étudié de « *Le commandant Salvatore Piracci déambulait dans ces ruelles [...]* » à « *[...] la femme, comme une ombre le suivait.* » (p. 12 à 14)
- ✓ **Lecture analytique 9** : Partie VI, « Le boiteux », de « *C'est en me retournant vers la mer [...]* » à « *[...] mais je poursuivrai.* » (p. 121 à 123)
- ✓ **Lecture analytique 10** : Partie X, « L'assaut », de « *Je cours. Je dévale [...]* » à « *[...] que le pire est à venir.* » (p. 183 à 184)
- ✓ **Lecture analytique 11** : Partie XIII, « L'ombre de Massambalo », de « *Au bout de quelques instants, il remarqua qu'un jeune homme [...]* » à « *[...] Il était bien.* » (p. 212 à 216)

#### Deuxième partie : l'entretien

**Nota bene** : peuvent également être exploités par l'examineur des textes autres que celui proposé pour l'exposé choisis soit à l'intérieur de la même séquence, soit à l'intérieur du même objet d'étude, qu'ils aient fait l'objet d'une lecture analytique ou de lecture cursive.

**Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale** : Eldorado, de la fiction au fait d'actualité / Héros et hommes ordinaires : les personnages de Salvatore Piracci et de Soleïman / Le parcours des personnages entre voyage initiatique et quête de soi

##### Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive

- **Textes et documents complémentaires** :
  - ✓ Film de Philippe Lioret, Welcome, 2009
  - ✓ Voltaire, Candide, 1759, extrait du chapitre 18 « Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado » (photocopie)
  - ✓ Claudel, La Petite Fille de Monsieur Linh, 2005 (photocopie)
  - ✓ Céline, Voyage au bout de la nuit, 1932 (photocopie)

**Séquence n° 3****A la recherche de l'Eldorado**

**Objets d'étude** : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Deuxième partie : l'entretien**

**Lecture cursive – Texte complémentaire** : Voltaire, Candide, 1759, extrait du chapitre 18 « Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado »

[...] Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons, et donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour : « Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontents, et vous pardonnerez sans doute aux usages du pays s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent. »

Candide et Cacambo montent en carrosse ; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut et de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri ; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté, au milieu de deux files chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté ; si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la salle ; en un mot, quelle était la cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. » Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de canne de sucre, qui coulaient continuellement dans de grandes places, pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaiderait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

Après avoir parcouru, toute l'après-dînée, à peu près la millième partie de la ville, on les ramena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. Candide ne cessait de dire à Cacambo : « Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes ; mais enfin Mlle Cunégonde n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres ; au lieu que si nous retournons dans notre monde seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, et nous pourrons aisément reprendre Mlle Cunégonde. »

Ce discours plut à Cacambo : on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être et de demander leur congé à Sa Majesté.

« Vous faites une sottise, leur dit le roi ; je sais bien que mon pays est peu de chose ; mais, quand on est passablement quelque part, il faut y rester ; je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers ; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos lois : tous les hommes sont libres ; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et sont droites comme des murailles ; elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues ; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant, puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendants des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, personne ne pourra vous accompagner ; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. – Nous ne demandons à Votre Majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, et de la boue du pays. » Le roi rit. « Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune ; mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse. »

Il donna l'ordre sur-le-champ à ses ingénieurs de faire une machine pour guider ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons physiciens y travaillèrent ; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnaie du pays. On mit sur la machine Candide et Cacambo ; il y avait deux grands moutons rouges sellés et bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présents de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries et de diamants. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, et la manière ingénieuse dont ils furent hissés, eux et leurs moutons, au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sûreté, et Candide n'eut plus d'autre désir et d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à Mlle Cunégonde. « Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buenos-Aires, si Mlle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenne, embarquons-nous, et nous verrons ensuite quel royaume nous pourrions acheter. »

**Séquence n° 3****A la recherche de l'Eldorado**

**Objets d'étude** : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Deuxième partie : l'entretien**

**Lecture cursive – Texte complémentaire** : Claudel, *La Petite Fille de Monsieur Linh*, 2005

*[Monsieur Linh fuit son pays d'Asie en guerre et s'exile en Occident avec sa petite-fille, Sang diù.]*

C'est un vieil homme debout à l'arrière d'un bateau. Il serre dans ses bras une valise légère et un nouveau-né, plus léger encore que la valise. Le vieil homme se nomme Monsieur Linh. Il est seul à savoir qu'il s'appelle ainsi car tous ceux qui le savaient sont morts autour de lui.

Debout à la poupe du bateau, il voit s'éloigner son pays, celui de ses ancêtres et de ses morts, tandis que dans ses bras l'enfant dort. Le pays s'éloigne, devient infiniment petit, et Monsieur Linh le regarde disparaître à l'horizon, pendant des heures, malgré le vent qui souffle et le chahute comme une marionnette.

Le voyage dure longtemps. Des jours et des jours. Et tout ce temps, le vieil homme le passe à l'arrière du bateau, les yeux dans le sillage blanc qui finit par s'unir au ciel, à fouiller le lointain pour y chercher encore les rivages anéantis.

Quand on veut le faire entrer dans sa cabine, il se laisse guider sans rien dire, mais on le retrouve un peu plus tard, sur le pont arrière, une main tenant le bastingage, l'autre serrant l'enfant, la petite valise de cuir bouilli posée à ses pieds.

Une sangle entoure la valise afin qu'elle ne puisse pas s'ouvrir, comme si à l'intérieur se trouvaient des biens précieux. En vérité, elle ne contient que des vêtements usagés, une photographie que la lumière du soleil a presque entièrement effacée, et un sac de toile dans lequel le vieil homme a glissé une poignée de terre. C'est là tout ce qu'il a pu emporter. Et l'enfant bien sûr.

L'enfant est sage. C'est une fille. Elle avait six semaines lorsque Monsieur Linh est monté à bord avec un nombre infini d'autres gens semblables à lui, des hommes et des femmes qui ont tout perdu, que l'on a regroupés à la hâte et qui se sont laissés faire.

Six semaines. C'est le temps que dure le voyage. Si bien que lorsque le bateau arrive à destination, la petite fille a déjà doublé le temps de sa vie. Quant au vieil homme, il a l'impression d'avoir vieilli d'un siècle.

**Lecture cursive – Texte complémentaire** : Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

*[Blessé et réformé au cours de la Première Guerre mondiale, le narrateur et personnage principal, Ferdinand Bardamu, connaît des années d'errance en Afrique puis aux États-Unis avant de devenir médecin auprès des pauvres de la banlieue parisienne. Durant ces tribulations, il a souvent croisé le parcours de son ami Robinson, qui figure en quelque sorte son double maudit et qui finit par être tué. L'extrait suivant se situe peu avant la fin du roman, le personnage dresse ici le bilan de sa vie.]*

J'avais beau essayer de me perdre pour ne plus me retrouver devant ma vie, je la retrouvais partout simplement. Je revenais sur moi-même. Mon trimbalage à moi, il était bien fini. A d'autres !... Le monde était refermé ! A bout qu'on était arrivés nous autres !... Comme à la fête !... Avoir du chagrin c'est pas tout, faudrait pouvoir recommencer la musique, aller en chercher davantage du chagrin... Mais à d'autres!... C'est la jeunesse qu'on redemande comme ça sans avoir l'air... Pas gênés!... D'abord pour endurer davantage j'étais plus prêt non plus !... Et cependant, j'avais même pas été aussi loin que Robinson moi dans la vie !...

J'avais pas réussi en définitive. J'en avais pas acquis moi une seule idée bien solide comme celle qu'il avait eue pour se faire dérouiller. Plus grosse encore une idée que ma grosse tête, plus grosse que toute la peur qui était dedans, une belle idée, magnifique et bien commode pour mourir... Combien il m'en faudrait à moi des vies pour que je m'en fasse ainsi une idée plus forte que tout au monde ? C'était impossible à dire ! C'était raté ! Les miennes d'idées elles vadrouillaient plutôt dans ma tête avec plein d'espace entre, c'étaient comme des petites bougies pas fières et clignoteuses à trembler toute la vie au milieu d'un abominable univers bien horrible... Ça allait peut-être un peu mieux qu'il y a vingt ans, on pouvait pas dire que j'avais pas fait des débuts de progrès mais enfin c'était pas à envisager que je parvienne jamais moi, comme Robinson, à me remplir la tête avec une seule idée, mais alors une superbe pensée tout à fait plus forte que la mort et que j'en arrive rien qu'avec mon idée à en juter partout de plaisir, d'insouciance et de courage. Un héros juteux.

## Séquence n° 4 L'invitation au voyage

**Objet d'étude** : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours

**Problématiques** : En quoi l'écriture poétique est-elle une invitation au voyage pour le lecteur ? En quoi le voyage constitue-t-il une quête du sens poétique pour le poète ?

Comment la thématique du voyage s'illustre-t-elle dans la poésie des Fleurs du mal de Baudelaire ? En quoi cette thématique éclaire-t-elle le lecteur sur le sens de la quête poétique de l'auteur et révèle-t-elle les principes de l'écriture poétique baudelairienne ?

### Première partie : l'exposé

**Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique**

- **Œuvre intégrale** : Les Fleurs du mal, Baudelaire, 1857

Analyses d'extraits :

- ✓ **Lecture analytique 12** : « Bohémiens en voyage », section « Spleen et Idéal »
- ✓ **Lecture analytique 13** : « Parfum exotique », section « Spleen et Idéal »
- ✓ **Lecture analytique 14** : « L'Invitation au voyage », section « Spleen et Idéal »
- ✓ **Lecture analytique 15** : « Un Voyage à Cythère », section « Fleurs du mal »
- **Groupement de textes** :
  - ✓ **Lecture analytique 16** : Rimbaud, Poésies, « Ma bohème », 1871 (photocopie)
  - ✓ **Lecture analytique 17** : Maulpoix, L'instinct de ciel, section III (extrait), 2000 (photocopie)

### Deuxième partie : l'entretien

**Nota bene** : peuvent également être exploités par l'examineur des textes autres que celui proposé pour l'exposé choisis soit à l'intérieur de la même séquence, soit à l'intérieur du même objet d'étude, qu'ils aient fait l'objet d'une lecture analytique ou de lecture cursive.

**Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale** : Le thème du voyage dans Les Fleurs du mal (Dépaysement et exotisme, quête de soi et Spleen, quête poétique et correspondances, quête de l'Idéal comme quête du sens et des sens...)

**Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive**

- **Textes et documents complémentaires** :
  - ✓ Baudelaire, Les Fleurs du mal, « Le Voyage », section « La Mort », 1861
  - ✓ Apollinaire, Alcools, « Les Saltimbanques », 1913 (photocopie)
  - ✓ Breton, Clair de terre, « L'union libre », 1923 (p. 274-275 du manuel)
  - ✓ Lamartine, Œuvre posthume, « Les Voiles », 1873 (photocopie)
  - ✓ Du Bellay, Les Regrets, « Heureux qui, comme Ulysse... », 1558 (p. 448 du manuel)
  - ✓ Moreau, Poète mort porté par un Centaure, 1890 (photocopie)

**Séquence n° 4****L'invitation au voyage****Objet d'étude** : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours**Première partie : l'exposé****Lecture analytique 16** : Rimbaud, Poésies, « Ma bohème », 1871

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
 Mon paletot aussi devenait idéal ;  
 J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ;  
 Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.  
 Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
 Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
 Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
 Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
 De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
 Comme des lyres, je tirais les élastiques  
 De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

**Lecture analytique 17** : Maulpoix, L'instinct de ciel, section III (extrait), 2000

Je suis cet homme tout bossué de sacs et de valises qui va et vient dans sa propre vie, avec des départs, des retours, portant au cœur des coups, et des bleus plein la tête, traînant des cartables de cuir remplis de phrases et des serviettes bourrées de lettres, toujours rêvant de se blottir dans le sac à main d'une femme, parmi les tubes de rouge à lèvres, les miroirs, les photos d'enfants et les flacons de parfum.

Cet homme hérissé d'antennes essaie de capter son amour sur les ondes et tend vers lui des fils où il se prend les pieds. Cet homme-là ne sait pas auprès de qui il dormira le soir même, ni en quel sens demain matin s'en ira la vie.

Tic-tac de l'encre et du désir... L'existence balance son pendule entre le côté des livres et le côté de l'amour, les tickets d'envol et les longues stations dans la chambre, le dos tourné et les bras ouverts, l'homme immobile et le piéton, celui qui ne croit plus au ciel et celui qui l'espère encore, celui qui fabrique des figures et celui qui veut un visage.

Il fut un temps où je poussais dans mes racines de par ici, ne connaissant des lointains que la rêverie et de la langue les mots les plus approximatifs. Mais j'ai quitté l'allée de buis et le petit jardin. Je ne m'alimente plus en eau par les racines mais par le ciel.

J'ai fumé la cigarette du voyage. Elle m'a piqué les yeux et fait battre le cœur plus vite. Elle a laissé sur mes réveils un goût de tabac froid. J'ai toussé, j'ai perdu ma voix. J'ai deux grosses valises sous les yeux. Je suis un voyageur brumeux qui n'y voit plus très clair et qui croit encore nécessaire de s'en aller plus loin.

J'ai fui, j'ai pris le large. L'habitude surtout de n'être nulle part, en apnée dans ma propre vie. Portrait du poète fin-de-siècle en créature d'aéroport, avec cette tête bizarre qu'a l'homme des foules en ces lieux-là : cerveau de gélatine blanche, œil à demi ensommeillé tourné vers le dedans, mais de la fièvre au bout des doigts.

Je m'en suis allé de par le monde, à la recherche de mes semblables: les inconnus, les passagers, les hommes en vrac et en transit que l'on rencontre dans les aéroports et sur les quais des gares. Ceux dont on ne sait rien et que l'on ne connaîtra pas. Ceux que malgré tout on devine, à cause de leurs tickets, leur fatigue, leurs bagages. Ceux de nulle part et de là-bas, qui s'en vont chercher des soleils en poussant leur vie devant eux et en perdant mémoire.

**Séquence n° 4****L'invitation au voyage****Objet d'étude** : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours**Deuxième partie : l'entretien****Lecture cursive – Texte complémentaire** : Apollinaire, Alcools, « Les Saltimbanques », 1913

Dans la plaine les baladins  
 S'éloignent au long des jardins  
 Devant l'huis des auberges grises  
 Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant  
 Les autres suivent en rêvant  
 Chaque arbre fruitier se résigne  
 Quand de très loin ils lui font signe

Ils ont des poids ronds ou carrés  
 Des tambours, des cerceaux dorés  
 L'ours et le singe, animaux sages  
 Quêtent des sous sur leur passage

**Lecture cursive – Texte complémentaire** : Lamartine, Œuvre posthume, « Les Voiles », 1873

Quand j'étais jeune et fier et que j'ouvrais mes ailes,  
 Les ailes de mon âme à tous les vents des mers,  
 Les voiles emportaient ma pensée avec elles,  
 Et mes rêves flottaient sur tous les flots amers.

Je voyais dans ce vague où l'horizon se noie  
 Surgir tout verdoyants de pampre et de jasmin  
 Des continents de vie et des îles de joie  
 Où la gloire et l'amour m'appelaient de la main.

J'enviais chaque nef qui blanchissait l'écume,  
 Heureuse d'aspirer au rivage inconnu,  
 Et maintenant, assis au bord du cap qui fume,  
 J'ai traversé ces flots et j'en suis revenu.

Et j'aime encor ces mers autrefois tant aimées,  
 Non plus comme le champ de mes rêves chéris,  
 Mais comme un champ de mort où mes ailes semées  
 De moi-même partout me montrent les débris.

Cet écueil me brisa, ce bord surgit funeste,  
 Ma fortune sombra dans ce calme trompeur ;  
 La foudre ici sur moi tomba de l'arc céleste  
 Et chacun de ces flots roule un peu de mon cœur.

Ischia, 1844, septembre.

**Séquence n° 4**

**L'invitation au voyage**

**Objet d'étude** : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours

**Deuxième partie : l'entretien**

**Document iconographique** : Moreau, Poète mort porté par un Centaure, 1890



## Séquence n° 5

### Réécritures poétiques

**Objets d'étude** : Les Réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours

**Problématiques** : Comment l'écriture poétique parvient-elle à s'approprier des figures mythiques ? Quel lien la forme poétique entretient-elle avec l'image à travers le processus de réécriture ?

### Première partie : l'exposé

Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique

- **Groupement de textes** :

- ✓ **Lecture analytique 18** : Anouilh, Fables, « Le carrosse inutile », 1962 (photocopie)
- ✓ **Lecture analytique 19** : Rimbaud, Cahier de Douai, « Vénus anadyomène », 1870 (photocopie)
- ✓ **Lecture analytique 20** : Valéry, Album de vers anciens, « Orphée », 1920 (photocopie)

### Deuxième partie : l'entretien

*Nota bene* : peuvent également être exploités par l'examineur des textes autres que celui proposé pour l'exposé choisis soit à l'intérieur de la même séquence, soit à l'intérieur du même objet d'étude, qu'ils aient fait l'objet d'une lecture analytique ou de lecture cursive.

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

- **Textes et documents complémentaires** :
  - ✓ Verlaine, Amour, « La Belle au Bois dormant... », 1888 (photocopie)
  - ✓ « Cendrillon », illustration de Gustave Doré pour l'édition des Contes de Perrault, en 1867 (photocopie)
  - ✓ Rimbaud, « Invocation à Vénus », poème tiré de Lucrèce, De Natura rerum (I, vv. 1-27), 1869 (photocopie)
  - ✓ Botticelli, La Naissance de Vénus, 1485 (photocopie)
  - ✓ Nerval, Les Chimères, « El Desdichado » 1854 (photocopie)

**Séquence n° 5****Réécritures poétiques**Objets d'étude : Les Réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours**Première partie : l'exposé****Lecture analytique 18** : Anouilh, Fables, « Le carrosse inutile », 1962

Le soir du grand bal, la bonne marraine  
Qui avait longtemps travaillé chez Dior,  
Fit de deux chiffons une robe à traîne  
D'un goût infini, toute brodée d'or.

Mais, entre sa machine à laver la vaisselle  
Et son frigidaire, en son antre blanc,  
La pauvre Cendrillon sanglotait de plus belle,  
Dans sa belle robe, en se lamentant :  
« Mes sœurs préférées ont une voiture,  
Elles sont parties en quatre-chevaux ;  
Les taxis font grève ; avec ma coiffure  
Et ma robe d'or, irai-je en métro ? »  
« C'est bien, dit la fée, qu'à cela ne tienne ;  
On n'a pas toujours fée comme marraine ;  
Trouve une citrouille et dix-neuf souris ;  
Ta dix-neuf chevaux, marque américaine,  
Sera bientôt là. Maintenant, souris ! »  
(Ravalant sa peine, Cendrillon se fit un léger  
raccord,  
Redevint jolie.) Mais ce qui fut fort  
Ce fut, étant donné les progrès de l'hygiène,  
De trouver dix-neuf souris dans le Seizième.  
Il fallut aller jusqu'au quai aux Fleurs.  
Pour la citrouille aussi on eut quelques  
malheurs.  
Enfin on en trouva, Dieu merci, en conserve.

Une fée marraine, il faut que ça serve  
Un soir de bal à l'Opéra !  
Pauvre Cendrillon ! Pauvre petit rat,  
Qui n'avait pas tout, malgré son toutou  
Sa télévision, sa belle cuisine,  
Et son barbecue (on prononce quiou),  
Ce qu'on dit qu'il faut dans les magazines  
Aux petites dames pour elles-mêmes...  
Tout ça pour trois sous.

(Soyez ingénieuse : faites tout vous-même !  
Fouillez le grenier.  
Vous en avez un ? Ce bon vieux panier,  
Deux coups de peinture  
Le tour est joué :  
C'est une commode.)

Bouche et yeux du jour, conforme à la mode,  
Cendrillon partit, comblée, en voiture.  
(On n'avait pas pu dénicher de rat :  
Elle conduisait.) Mais, vers l'Opéra,  
Commença bientôt l'affreuse aventure.  
C'est très beau d'aller à un bal paré,  
D'avoir tout ce qu'on pouvait désirer,

Une robe à traîne,  
Une fée marraine  
Des souliers dorés :  
Il faut se garer.

La pauvre Cendrillon jusqu'à minuit sonnait  
L'heure prévue, hélas ! pour le prince  
charmant,  
Prise au labyrinthe surnois des rues obscures,  
Tourna et retourna sans quitter sa voiture,  
Sens interdit ; les clous ; jours pairs et jours  
impairs ;  
En pleurs, son fard coulant, cernée par des  
patrouilles,  
L'aube pointait, lorsqu'étouffant de gros  
sanglots,  
Elle téléphona de Richelieu-Drouot  
A sa marraine : « Rechangez-la moi en  
citrouille ! »

**Lecture analytique 19** : Rimbaud, Cahier de Douai, « Vénus anadyomène », 1870

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête  
De femme à cheveux bruns fortement pommadés  
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates  
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;  
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;  
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  
Horrible étrangement ; on remarque surtout  
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;  
- Et tout ce corps remue et tend sa large croupe  
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

**Manuel utilisé** : Français. Empreintes littéraires. 1<sup>ère</sup> L/ES/S. Magnard. 2011

**Séquence n° 5**

**Réécritures poétiques**

**Objets d'étude** : Les Réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours

**Première partie : l'exposé**

**Lecture analytique 20** : Valéry, Album de vers anciens, « Orphée », 1920

Je compose en esprit, sous les myrtes, Orphée  
L'Admirable !... le feu, des cirques purs descend ;  
Il change le mont chauve en auguste trophée  
D'où s'exhale d'un dieu l'acte retentissant.

Si le dieu chante, il rompt le site tout-puissant;  
Le soleil voit l'horreur du mouvement des pierres ;  
Une plainte inouïe appelle éblouissants  
Les hauts murs d'or harmonieux d'un sanctuaire.

Il chante, assis au bord du ciel splendide, Orphée!  
Le roc marche, et trébuche; et chaque pierre fée  
Se sent un poids nouveau qui vers l'azur délire!

D'un Temple à demi nu le soir baigne l'essor,  
Et soi-même il s'assemble et s'ordonne dans l'or  
À l'âme immense du grand hymne sur la lyre!

**Deuxième partie : l'entretien**

**Lecture cursive - Texte complémentaire** : Verlaine, Amour, « La Belle au Bois dormait... », 1888

La Belle au Bois dormait. Cendrillon sommeillait.  
Madame Barbe-bleue ? elle attendait ses frères ;  
Et le petit Poucet, loin de l'ogre si laid,  
Se reposait sur l'herbe en chantant des prières.

L'Oiseau couleur-du-temps planait dans l'air léger  
Qui caresse la feuille au sommet des bocages  
Très nombreux, tout petits, et rêvant d'ombrager  
Semaille, fenaïson, et les autres ouvrages.

Les fleurs des champs, les fleurs innombrables des champs,  
Plus belles qu'un jardin où l'Homme a mis ses tailles,  
Ses coupes et son goût à lui, - les fleurs des gens ! -  
Flottaient comme un tissu très fin dans l'or des pailles,

Et, fleurant simple, ôtaient au vent sa crudité,  
Au vent fort, mais alors atténué, de l'heure  
Où l'après-midi va mourir. Et la bonté  
Du paysage au cœur disait : Meurs ou demeure !

Les blés encore verts, les seigles déjà blonds  
Accueillaient l'hirondelle en leur flot pacifique.  
Un tas de voix d'oiseaux criait vers les sillons  
Si doucement qu'il ne faut pas d'autre musique...

Peau d'Ane rentre. On bat la retraite - écoutez ! -  
Dans les Etats voisins de Riquet-à-la-Houpe,  
Et nous joignons l'auberge, enchantés, esquintés,  
Le bon coin où se coupe et se trempe la soupe !

**Séquence n° 5****Réécritures poétiques****Objets d'étude** : Les Réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours**Deuxième partie : l'entretien****Document iconographique** : « Cendrillon », illustration de Gustave Doré pour l'édition des Contes de Perrault, en 1867**Lecture cursive - Texte complémentaire** : Rimbaud, « Invocation à Vénus », poème tiré de Lucrèce, De Natura rerum (I, vv. 1-27), 1869

Mère des fils d'Énée, ô délices des Dieux,  
 Délices des mortels, sous les astres des cieux,  
 Vénus, tu peuples tout :  
 L'onde où court le navire,  
 Le sol fécond : par toi tout être qui respire  
 Germe, se dresse, et voit le soleil lumineux !  
 Tu parais... A l'aspect de ton front radieux  
 Disparaissent les vents et les sombres nuages :  
 L'Océan te sourit ; fertile en beaux ouvrages,  
 La Terre étend les fleurs suaves sous tes pieds ;  
 Le jour brille plus pur sous les cieux azurés !  
 Dès qu'Avril reparait, et, qu'enflé de jeunesse,  
 Prêt à porter à tous une douce tendresse,  
 Le souffle du zéphyr a forcé sa prison,  
 Le peuple aérien annonce ta saison :  
 L'oiseau charmé subit ton pouvoir, ô Déesse ;  
 Le sauvage troupeau bondit dans l'herbe épaisse,  
 Et fend l'onde à la nage, et tout être vivant,  
 À ta grâce enchaîné, brûle en te poursuivant !  
 C'est toi qui, par les mers, les torrents, les montagnes,  
 Les bois peuplés de nids et les vertes campagnes,  
 Versant au cœur de tous l'amour cher et puissant,  
 Les portes d'âge en âge à propager leur sang !  
 Le monde ne connaît, Vénus, que ton empire !  
 Rien ne pourrait sans toi se lever vers le jour :  
 Nul n'inspire sans toi, ni ne ressent d'amour !  
 À ton divin concours dans mon œuvre j'aspire !...

**Séquence n° 5****Réécritures poétiques****Objets d'étude** : Les Réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours**Deuxième partie : l'entretien****Document iconographique** : Botticelli, *La Naissance de Vénus*, 1485**Lecture cursive - Texte complémentaire** : Nerval, *Les Chimères*, « El Desdichado » 1854

« El Desdichado »

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,  
 Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :  
 Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé  
 Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,  
 Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
 La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
 Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?  
 Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;  
 J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron<sup>7</sup> :  
 Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
 Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

**Séquence n° 6****Monstres et monstruosité au théâtre**

**Objets d'étude** : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Problématiques** : Comment et dans quels buts représenter la monstruosité au théâtre ? Comment la figure du monstre transparait-elle dans le texte théâtral et comment est-elle transposée sur la scène ? En quoi la figure du monstre et la thématique de la monstruosité nourrissent-elles notre réflexion sur l'homme et sur l'humanité ?

**Première partie : l'exposé****Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique**

- **Œuvre intégrale** : Rhinocéros, Ionesco, 1959

Analyses d'extraits :

- ✓ **Lecture analytique 21** : Acte premier, de « BÉRENGER : Nous avons fêté l'anniversaire d'Auguste, notre ami Auguste... » jusqu'à « Il sort son mouchoir et se mouche. »
- ✓ **Lecture analytique 22** : Acte II, tableau 2, de « BÉRENGER : Laissez-moi appeler le médecin, tout de même, je vous en prie. » jusqu'à « (...) Vous avez un rhinocéros dans l'immeuble ! Appelez la police ! »
- ✓ **Lecture analytique 23** : Acte III, de « BÉRENGER : Sortir ? Il faudra bien. J'appréhende ce moment... » jusqu'à « (...) C'est pour votre bien, vous le savez, car, décidément, vous devez vous calmer. »
- ✓ **Lecture analytique 24** : Acte III, de « BÉRENGER, se regardant toujours dans la glace... » jusqu'à la fin de la pièce « Rideau ».

**Deuxième partie : l'entretien**

**Nota bene** : peuvent également être exploités par l'examineur des textes autres que celui proposé pour l'exposé choisis soit à l'intérieur de la même séquence, soit à l'intérieur du même objet d'étude, qu'ils aient fait l'objet d'une lecture analytique ou de lecture cursive.

**Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale** : La représentation du rhinocéros (dans le texte et sur scène) / Bérenger, un personnage monstrueux ? / Rhinocéros, une farce tragique

**Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :**

- **Textes et documents complémentaires** :
- ✓ Racine, Phèdre, Acte V, sc. 6 (récit de Thérémène), 1677 (photocopie)
- ✓ Camus, Caligula, Acte IV, scène 14, 1944 (p. 225 du manuel)
- ✓ Rhinocéros, mise en scène d'Emmanuel Demarcy-Mota au théâtre de la Ville, Paris, 2004
- ✓ Dossier dans le manuel p. 216- 217 : La transformation au théâtre → photographies de plusieurs mises en scène de Rhinocéros

**Activités complémentaires** : Dans le cadre de l'opération « Lycéens et théâtre contemporain », les élèves de 1<sup>ère</sup> L ont assisté à Équinoxe, scène nationale de Châteauroux, à trois représentations théâtrales :

- Liliom de Ferenc Molnár, mise en scène de Jean Bellorini (décembre 2015)
- Le bruit court que nous ne sommes plus en direct, Collectif L'Avantage du doute (février 2016)
- Tratuffé ou l'Imposteur de Molière, mise en scène de Benoît Lambert (avril 2016)

**Séquence n° 6****Monstres et monstruosité au théâtre**

**Objets d'étude** : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Deuxième partie : l'entretien**

**Lecture cursive – Texte complémentaire** : Racine, Phèdre, Acte V, sc. 6 (récit de Théràmène), 1677

**THERAMENE**

A peine nous sortions des portes de Trézène,  
 Il était sur son char. Ses gardes affligés  
 Imitaient son silence, autour de lui rangés ;  
 Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;  
 Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes ;  
 Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois  
 Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,  
 L'œil morne maintenant et la tête baissée,  
 Semblaient se conformer à sa triste pensée.  
 Un effroyable cri, sorti du fond des flots,  
 Des airs en ce moment a troublé le repos ;  
 Et du sein de la terre, une voix formidable  
 Répond en gémissant à ce cri redoutable.  
 Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;  
 Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.  
 Cependant, sur le dos de la plaine liquide,  
 S'élève à gros bouillons une montagne humide ;  
 L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,  
 Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.  
 Son front large est armé de cornes menaçantes ;  
 Tout son corps est couvert d'écaillés jaunissantes ;  
 Indomptable taureau, dragon impétueux,  
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.  
 Ses longs mugissements font trembler le rivage.  
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,  
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;  
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté.  
 Tout fuit ; et sans s'armer d'un courage inutile,  
 Dans le temple voisin chacun cherche un asile.  
 Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,  
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,  
 Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,  
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.  
 De rage et de douleur le monstre bondissant  
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,  
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée  
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.  
 La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,  
 Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;  
 En efforts impuissants leur maître se consume ;  
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.  
 On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,  
 Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.  
 A travers des rochers la peur les précipite.  
 L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte  
 Voit voler en éclats tout son char fracassé ;  
 Dans les rênes lui-même, il tombe embarrassé.  
 Excusez ma douleur. Cette image cruelle  
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.  
 J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils

Traîné par les chevaux que sa main a nourris.  
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;  
 Ils courent ; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.  
 De nos cris douloureux la plaine retentit.  
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit ;  
 Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques  
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques,  
 J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.  
 De son généreux sang la trace nous conduit,  
 Les rochers en sont teints, les ronces dégoutantes  
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.  
 J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,  
 Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :  
 « Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.  
 Prends soin après ma mort de la triste Aricie.  
 Cher ami, si mon père un jour désabusé  
 Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,  
 Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,  
 Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,  
 Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré  
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,  
 Triste objet, où des dieux triomphe la colère.  
 Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

## Séquence n° 7

### Variations œdipiennes

**Objets d'étude** : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Les réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Problématiques** : Quelles visions d'Œdipe et de son mythe le théâtre nous propose-t-il ? Comment réécrire le mythe d'Œdipe ?

### Première partie : l'exposé

#### Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique

- **Œuvre intégrale** : La Machine infernale, Cocteau, 1934

Analyses d'extraits :

- ✓ **Lecture analytique 25** : Prologue – LA VOIX
- ✓ **Lecture analytique 26** : Acte II, de la réplique du SPHINX « *Abandonne-toi. N'essaye pas de te crispier, de résister...* » à la réplique d'ANUBIS « *Rien compris.* »
- ✓ **Lecture analytique 27** : Acte IV, de la réplique d'ŒDIPE « *Tu te trompes Jocaste. On ne me connaît plus, ni toi, ni moi, ni personne...* » à la réplique d'ŒDIPE « (...) *J'ai mal... La journée sera rude.* »

### Deuxième partie : l'entretien

**Nota bene** : peuvent également être exploités par l'examineur des textes autres que celui proposé pour l'exposé choisis soit à l'intérieur de la même séquence, soit à l'intérieur du même objet d'étude, qu'ils aient fait l'objet d'une lecture analytique ou de lecture cursive.

**Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale** : Le personnage du Sphinx / La Machine infernale, une tragédie moderne

#### Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

- **Œuvre complète** : Incendies, Le Sang des promesses, Wajdi Mouawad, 2003 (Actes Sud, Babel)
- **Textes et documents complémentaires** :
- ✓ Sophocle, Œdipe roi, 430-420 av. JC (Traduction de M. Artaud, Éditions Charpentier, 1859) (photocopie)
- ✓ Voltaire, Œdipe, Acte V, scène 4, 1718 (photocopie)
- ✓ Ingres, « Œdipe explique l'énigme au Sphinx », 1827 (photocopie) ; Moreau, « Œdipe et le Sphinx », 1864 (photocopie) ; Bacon, « Œdipe et Sphinx d'après Ingres », 1983 (photocopie)

**Activités complémentaires** : Projet « *Aux arts, Lycéens et Apprentis !* » 2015-2016 → « Fait divers, texte littéraire et mise en scène »

Janvier 2016 : **Atelier d'écriture** avec l'auteure Anne Savelli : écriture collaborative autour d'un article de presse relatant un fait divers → Comment le fait divers peut-il devenir le support d'une écriture littéraire ?

Mai 2016 : **Atelier théâtre** encadré par François Forêt (metteur en scène et comédien), Francis Labbaye (comédien), Karine Sauter (comédienne) et Juliette Labbaye (technicienne lumière) : adaptation sur scène des textes réalisés en atelier d'écriture, sous la forme de trois propositions théâtrales. Initiation à la mise en scène et au jeu théâtral → Comment transposer un texte sur une scène ? Comment interpréter un texte sur une scène ?

**Représentation publique du spectacle** au Moulin de la filature (Le Blanc) : vendredi 20 mai 2016

**Séquence n° 7****Variations œdippiennes**

**Objets d'étude** : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Les réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Deuxième partie : l'entretien**

**Lecture cursive – Texte complémentaire** : Sophocle, Œdipe roi, 430-420 av. JC (Traduction de M. Artaud, Éditions Charpentier, 1859)

*Œdipe apparaît, la face sanglante, cherchant. Sa route à tâtons.*

*Mélodrame.*

LE CORYPHÉE. - Ô disgrâce effroyable à voir pour des mortels - oui, la plus effroyable que j'aie jamais croisée sur mon chemin! Quelle démence, infortuné, s'est donc abattue sur toi ? Quel Immortel a fait sur ta triste fortune un bond plus puissant qu'on n'en fit jamais ? Ah ! Malheureux ! Non, je ne puis te regarder en face. Et cependant, je voudrais tant t'interroger, te questionner, t'examiner... Mais tu m'inspires trop d'effroi !

(ŒDIPE. - Hélas ! Hélas ! Malheureux que je suis ! Où m'emportent mes pas, misérable ? Où s'envole ma voix, en s'égarant dans l'air ? Ah ! Mon destin, où as-tu été te précipiter ?

LE CORYPHÉE. - Dans un désastre, hélas ! Effrayant à voir autant qu'à entendre.

*Agité.*

(ŒDIPE. - Ah ! Nuage de ténèbres. Nuage abominable, qui t'étend sur moi, immense, irrésistible, écrasant. Ah ! Comme je sens pénétrer en moi tout ensemble et l'aiguillon de mes blessures et le souvenir de mes maux !

LE CORYPHÉE. - Nul assurément ne sera surpris qu'au milieu de telles épreuves tu aies double deuil, double douleur à porter.

(ŒDIPE. - Ah ! Mon ami, tu restes donc encore, toi seul, à mes côtés ? Tu consens donc encore à soigner un aveugle ? Ah ! Ce n'est pas un leurre : du fond de mes ténèbres, je reconnais ta voix.

LE CORYPHÉE. - Oh ! Qu'as-tu fait ? Comment as-tu donc pu détruire tes prunelles ? Quel dieu poussa ton bras ?

(ŒDIPE. - Apollon, mes amis ! Oui, c'est Apollon qui m'inflige à cette heure ces atroces, ces atroces disgrâces qui sont mon lot, mon lot désormais. Mais aucune autre main n'a frappé que la mienne, malheureux. Que pouvais-je encore voir dont la vue pour moi eût quelque douceur ?

LE CHŒUR. - Las ! Il n'est que trop vrai !

(ŒDIPE. - Oui, que pouvais-je voir qui me pût satisfaire ? Est-il un appel encore que je puisse entendre avec joie ? Ah ! Emmenez-moi loin de ces lieux bien vite ! Emmenez, mes amis, l'exécration fléau, le maudit entre les maudits, l'homme qui parmi les hommes est le plus abhorré des dieux !

LE CORYPHÉE. - Ton âme te torture autant que ton malheur. Comme j'aurais voulu que tu n'eusses rien su !

(ŒDIPE. - Ah ! Quel qu'il fût, maudit soit l'homme qui, sur l'herbe d'un pâturage, me prit par ma cruelle entrave, me sauva de la mort, me rendit à la vie ! Il ne fit rien là qui dût me servir. Si j'étais mort à ce moment, ni pour moi ni pour les miens je ne fusse devenu l'affreux chagrin que je suis aujourd'hui.

LE CHŒUR. - Moi aussi, c'eût été mon vœu.

(ŒDIPE. - Je n'eusse pas été l'assassin de mon père ni aux yeux de tous les mortels l'époux de celle à qui je dois le jour ; tandis qu'à cette heure, je suis un sacrilège, fils de parents impies, qui a lui-même des enfants de la mère dont il est né. S'il existe un malheur au-delà du malheur, c'est là, c'est là le lot d'Œdipe !

LE CORYPHÉE. - Je ne sais vraiment comment justifier ta résolution. Mieux valait pour toi ne plus vivre que vivre aveugle à jamais.

(ŒDIPE. - Ah ! Ne me dis pas que ce que j'ai fait n'était pas le mieux que je pusse faire ! Épargne-moi et leçons et conseils !... Et de quels yeux, descendu aux Enfers, eussé-je pu, si j'y voyais, regarder mon père et ma pauvre mère, alors que j'ai sur tous les deux commis des forfaits plus atroces que ceux pour lesquels on se pend ? Est-ce la vue de mes enfants qui aurait pu m'être agréable ? - des enfants nés comme ceux-ci sont nés ! Mes yeux, à moi, du moins ne les reverront pas, non plus que cette ville, ces murs, ces images sacrées de nos dieux, dont je me suis exclu moi-même, infortuné, moi, le plus glorieux des enfants de Thèbes, le jour où j'ai donné l'ordre formel à tous de repousser le sacrilège, celui que les dieux mêmes ont révélé impur, l'enfant de Laïos ! Et après avoir de la sorte dénoncé ma propre souillure, j'aurais pu les voir sans baisser les yeux ? Non, non ! Si même il m'était possible de barrer au flot des sons la route de mes oreilles, rien ne m'empêcherait alors de verrouiller mon pauvre corps, en le rendant aveugle et sourd tout à la fois. Il est si doux à l'âme de vivre hors de ses maux !... Ah ! Cithéron, pourquoi donc m'as-tu recueilli ? Que ne m'as-tu plutôt saisi et tué sur l'heure ! Je n'eusse pas ainsi dévoilé aux humains de qui j'étais sorti... ô Polybe, à Corinthe, et toi, palais antique, toi qu'on disait le palais de mon père, sous tous ces beaux dehors, quel chancres malfaisant vous nourrissiez en moi ! J'apparais aujourd'hui ce que je suis en fait : un criminel, issu de criminels... ô double chemin ! Val caché ! Bois de chênes ! Ô étroit carrefour où se joignent deux routes ! Vous qui avez bu le sang de mon père versé par mes mains, avez-vous oublié les crimes que j'ai consommés sous vos yeux, et ceux que j'ai plus tard commis ici encore ? Hymen, hymen à qui je dois le jour, qui, après m'avoir enfanté, as une fois de plus fait lever la même semence et qui, de la sorte, as montré au monde des pères, frères, enfants, tous de même sang ! Des épousées à la fois femmes et mères les pires hontes des mortels... Non, non ! Il est des choses qu'il n'est pas moins honteux d'évoquer que de faire. Vite, au nom des dieux, vite, cachez-moi quelque part, loin d'ici ; tuez-moi, ou jetez-moi à la mer, en un lieu où vous ne me voyiez jamais plus... Venez, daignez toucher un malheureux. Ah ! Croyez-moi, n'ayez pas peur : mes maux à moi, il n'est point d'autre mortel qui soit fait pour les porter.

**Séquence n° 7****Variations œdipiennes**

**Objets d'étude** : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Les réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Deuxième partie : l'entretien**

**Lecture cursive – Texte complémentaire** : Voltaire, Œdipe, Acte V, scène 4, 1718

## ŒDIPE

Le voilà donc rempli cet oracle exécration  
 Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable !  
 Et je me vois enfin, par un mélange affreux,  
 Inceste et parricide, et pourtant vertueux.  
 Misérable vertu, nom stérile et funeste,  
 Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,  
 À mon noir ascendant tu n'as pu résister :  
 Je tombais dans le piège en voulant l'éviter.  
 Un dieu plus fort que toi m'entraînait vers le crime ;  
 Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;  
 Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,  
 D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.  
 Voilà tous mes forfaits ; je n'en connais point d'autres.  
 Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,  
 Et vous m'en punissez !... où suis-je ? Quelle nuit  
 Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?  
 Ces murs sont teints de sang ; je vois les Euménides  
 Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides ;  
 Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;  
 L'enfer s'ouvre... ô Laïus, ô mon père ! Est-ce toi ?  
 Je vois, je reconnais la blessure mortelle  
 Que te fit dans le flanc cette main criminelle.  
 Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,  
 D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.  
 Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres ;  
 J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.  
 Viens, je te suis.

**Séquence n° 7**

**Variations œdippiennes**

**Objets d'étude** : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours / Les réécritures, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Deuxième partie : l'entretien**

Documents iconographiques



Ingres, « Œdipe explique l'énigme au Sphinx »,  
huile sur toile, 1827



Moreau, "Œdipe et le Sphinx", huile sur toile,  
1864



Bacon, « Œdipe et le Sphinx d'après  
Ingres », huile sur toile, 1983

**Séquence n° 8****Le bonheur**

**Objet d'étude** : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI<sup>e</sup> à nos jours

**Problématiques** : De quelles manières les genres argumentatifs permettent-ils d'engager une réflexion sur le bonheur ? En quoi celle-ci peut-elle éclairer la question de l'homme ?

**Première partie : l'exposé**

Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique

- **Groupement de textes** :

- ✓ **Lecture analytique 28** : La Fontaine, Fables, « Le Savetier et le Financier », 1678 (photocopie)
- ✓ **Lecture analytique 29** : Voltaire, Candide, « Il faut cultiver notre jardin », 1759 (p. 376 du manuel)

**Deuxième partie : l'entretien**

**Nota bene** : peuvent également être exploités par l'examineur des textes autres que celui proposé pour l'exposé choisis soit à l'intérieur de la même séquence, soit à l'intérieur du même objet d'étude, qu'ils aient fait l'objet d'une lecture analytique ou de lecture cursive.

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

- **Œuvre intégrale** : « Une cage de bêtes féroces », Zola, 1867 (photocopie)
- **Textes et documents complémentaires** :
  - ✓ Pensées, Pascal, 1670 (p. 370 du manuel)
  - ✓ Propos sur le bonheur, Alain, 1913 (p. 384 du manuel)

**Séquence n° 8****Le bonheur****Objet d'étude** : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI<sup>e</sup> à nos jours**Première partie : l'exposé****Lecture analytique 28** : La Fontaine, *Fables*, « Le Savetier et le Financier », 1678« Le Savetier<sup>4</sup> et le Financier »

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir :  
 C'était merveilles de le voir,  
 Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,  
 Plus content qu'aucun des sept sages<sup>5</sup>.  
 Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,  
 Chantait peu, dormait moins encor.  
 C'était un homme de finance.  
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,  
 Le Savetier alors en chantant l'éveillait,  
 Et le Financier se plaignait,  
 Que les soins de la Providence<sup>6</sup>  
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
 Comme le manger et le boire.  
 En son hôtel<sup>7</sup> il fait venir  
 Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,  
 Que gagnez-vous par an ? - Par an ? Ma foi, Monsieur,  
 Dit avec un ton de rieur,  
 Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière  
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère  
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin  
 J'attrape le bout de l'année :  
 Chaque jour amène son pain.  
 - Eh bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?  
 - Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours ;  
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes,)  
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
 Qu'il faut chômer<sup>8</sup> ; on nous ruine en Fêtes.  
 L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le Curé  
 De quelque nouveau Saint charge toujours son prône<sup>9</sup>.  
 Le Financier riant de sa naïveté  
 Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.  
 Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,  
 Pour vous en servir au besoin.  
 Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre  
 Avait depuis plus de cent ans  
 Produit pour l'usage des gens.  
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserme  
 L'argent et sa joie à la fois.  
 Plus de chant ; il perdit la voix  
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.  
 Le sommeil quitta son logis,  
 Il eut pour hôtes les soucis,  
 Les soupçons, les alarmes vaines.  
 Tout le jour il avait l'œil au guet ; Et la nuit,  
 Si quelque chat faisait du bruit,  
 Le chat prenait l'argent : A la fin le pauvre homme  
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus !  
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,  
 Et reprenez vos cent écus.

<sup>4</sup> Cordonnier.<sup>5</sup> Nom de sept personnages, philosophiques ou tyrans (VI<sup>e</sup>me av. J.C.) qui contribuèrent au rayonnement de la civilisation grecque. Les plus célèbres sont Thalès de Milet et Solon d'Athènes.<sup>6</sup> Dieu.<sup>7</sup> Sa maison.<sup>8</sup> Forme ancienne de chômer.<sup>9</sup> Prêche du curé. Il annonce les jours chômés dans ce discours.

**Séquence n° 8****Le bonheur****Objet d'étude** : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI<sup>e</sup> à nos jours**Deuxième partie : l'entretien****Lecture cursive – Texte complémentaire** : Zola, « Une cage de bêtes féroces », 1867**I**

Un matin, un Lion et une Hyène du Jardin des Plantes réussirent à ouvrir la porte de leur cage, fermée avec négligence.

La matinée était blanche et un clair soleil luisait gaiement au bord du ciel pâle. Il y avait, sous les grands marronniers, des fraîcheurs pénétrantes, les fraîcheurs tièdes du printemps naissant. Les deux honnêtes animaux, qui venaient de déjeuner copieusement, se promenèrent avec lenteur dans le Jardin, s'arrêtant de temps à autre, pour se lécher et jouir en braves gens des douceurs de la matinée. Ils se rencontrèrent au fond d'une allée, et, après les politesses d'usage, ils se mirent à marcher de compagnie, causant en toute bonne amitié. Le Jardin ne tarda pas à les ennuyer et à leur paraître bien petit. Alors ils se demandèrent à quels amusements ils pourraient consacrer leur journée.

- Ma foi, dit le Lion, j'ai bien envie de contenter un caprice qui me tient depuis longtemps. Voici des années que les hommes viennent, comme des imbéciles, me regarder dans ma cage, et je me suis toujours promis de saisir la première occasion qui se présenterait, pour aller les regarder dans la leur, quitte à paraître aussi bête qu'eux... Je vous propose un bout de promenade dans la cage des hommes.

À ce moment, Paris, qui s'éveillait, se mit à rugir d'une telle force que la Hyène s'arrêta court, écoutant avec inquiétude. La clameur de la ville montait, sourde et menaçante, et cette clameur, faite du bruit des voitures, des cris de la rue, de nos sanglots et de nos rires, ressemblait à des hurlements de fureur et à des râles d'agonie.

- Bon Dieu ! murmura la Hyène, ils s'égorgeant pour sûr dans leur cage.

Entendez-vous comme ils sont en colère et comme ils pleurent ?

- Il est de fait, répondit le Lion, qu'ils font un tapage effroyable : quelque dompteur les tourmente peut-être.

Le bruit croissait et la Hyène avait décidément peur.

- Croyez-vous, demanda-t-elle, qu'il soit prudent de se hasarder là-dedans ?

- Bah ! dit le Lion, ils ne vous mangeront pas, que diable ! Venez donc. Ils doivent se mordre d'une belle façon, et cela nous fera rire.

**II**

Dans les rues, ils marchèrent modestement le long des maisons. Comme ils arrivaient à un carrefour, ils furent entraînés par une foule énorme. Ils obéirent à cette poussée qui leur promettait un spectacle intéressant.

Ils se trouvèrent bientôt sur une vaste place où s'écrasait tout un peuple. Au milieu, il y avait une sorte de charpente en bois rouge, et tous les yeux étaient fixés sur cette charpente d'un air d'avidité et de jouissance.

- Voyez-vous, dit à voix basse le Lion à la Hyène, cette charpente est sans doute une table sur laquelle on va servir un bon repas à tous ces gens qui se passent déjà la langue sur les lèvres. Seulement la table me paraît bien petite. Comme il disait ces mots, la foule poussa un grognement de satisfaction et le Lion déclara que ce devait être les vivres qui arrivaient, d'autant plus qu'une voiture passa au grand galop devant lui. On tira un homme de la voiture, on le monta sur la charpente et on lui coupa la tête avec dextérité ; puis, l'on mit le cadavre dans une autre voiture, et l'on se hâta de l'enlever à l'appétit féroce de la foule, qui hurlait, sans doute de faim.

- Tiens, on ne le mange pas ! s'écria le Lion désappointé.

La Hyène sentit un petit frisson agiter ses poils.

- Au milieu de quelles bêtes fauves m'avez-vous conduite ? dit-elle. Elles tuent sans faim... Pour l'amour de Dieu, tâchons de sortir vite de cette foule.

**III**

Quand ils eurent quitté la place, ils prirent les boulevards extérieurs et marchèrent ensuite tout doucement le long des quais.

En arrivant à la Cité, ils aperçurent, derrière Notre-Dame, une maison basse et longue, dans laquelle les passants entraient comme on entre dans une baraque de la foire, pour y voir quelque phénomène et en sortir émerveillé. On ne payait d'ailleurs ni en entrant ni en sortant. Le Lion et la Hyène suivirent la foule, et ils virent sur de larges dalles des cadavres étendus, la chair trouée de blessures. Les spectateurs, muets et curieux, regardaient tranquillement les cadavres.

- Eh ! que disais-je ! murmura la Hyène, ils ne tuent pas pour manger. Voyez comme ils laissent se gâter les vivres.

Lorsqu'ils se trouvèrent de nouveau dans la rue, ils passèrent devant un étal de boucher. La viande pendue aux crocs d'acier était toute rouge ; il y avait contre les murs des entassements de chair, et le sang, par minces ruisseaux, coulait sur les plaques de marbre. La boutique entière flambait sinistrement.

- Regardez donc, dit le Lion, vous dites qu'ils ne mangent pas. Voilà de quoi nourrir notre colonie du Jardin des Plantes pendant huit jours... Est-ce que c'est de la viande d'homme, cela ?

La Hyène, je l'ai dit, avait copieusement déjeuné.

- Pouah ! fit-elle en détournant la tête, c'est dégoûtant. La vue de toute cette viande me fait mal au cœur.

## IV

Remarquez-vous, reprit la Hyène un peu plus loin, remarquez-vous ces portes épaisses et ces énormes serrures ? Les hommes mettent du fer et du bois entre eux, pour éviter le désagrément de s'entre-dévorer. Et il y a, à chaque coin de rue, des gens avec des épées, qui maintiennent la politesse publique. Quels animaux farouches !

À ce moment, un fiacre qui passait écrasa un enfant et le sang jaillit jusque sur la face du Lion.

- Mais c'est écoeurant ! s'écria-t-il en s'essuyant avec sa patte ; on ne peut pas faire deux pas tranquille. Il pleut du sang dans cette cage.

- Parbleu, ajouta la Hyène, ils ont inventé ces machines roulantes pour en obtenir le plus possible, et ce sont là les pressoirs de leur ignoble vendange. Depuis un instant, je remarque, à chaque pas, des cavernes empestées au fond desquelles les hommes boivent de grands verres pleins d'une liqueur rougeâtre qui ne peut être autre chose que du sang. Et ils boivent beaucoup de cette liqueur pour se donner la folie du meurtre, car, dans plusieurs cavernes, j'ai vu les buveurs s'assommer à coups de poing.

- Je comprends maintenant, reprit le Lion, la nécessité du grand ruisseau qui traverse la cage. Il en lave des impuretés et emporte tout le sang répandu. Ce sont les hommes qui ont dû l'amener ainsi chez eux, par crainte de la peste. Ils y jettent les gens qu'ils assassinent.

- Nous ne passerons plus sur les ponts, interrompit la Hyène en frémissant... N'êtes-vous pas fatigué ? Il serait peut-être prudent de rentrer.

## V

Je ne puis suivre pas à pas les deux honnêtes animaux. Le Lion voulait tout visiter, et la Hyène, dont l'effroi croissait à chaque pas, était bien forcée de le suivre, car jamais elle n'aurait osé s'en retourner toute seule.

Lorsqu'ils passèrent devant la Bourse, elle obtint par ses prières instantes qu'on n'entrerait pas. Il sortait de cet antre de telles plaintes, de telles vociférations, qu'elle se tenait à la porte, frissonnante, le poil hérissé.

- Venez, venez vite, disait-elle en tâchant d'entraîner le Lion, c'est sûrement là le théâtre du massacre général. Entendez-vous les gémissements des victimes et les cris de joie furieuse des bourreaux ? Voilà un abattoir qui doit fournir toutes les boucheries du quartier. Par grâce, éloignons-nous.

Le Lion, que la peur gagnait et qui commençait à porter la queue entre ses jambes, s'éloigna volontiers. S'il ne fuyait pas, c'est qu'il voulait garder intacte sa réputation de courage. Mais, au fond de lui, il s'accusait de témérité, il se disait que les rugissements de Paris, le matin, auraient dû l'empêcher de pénétrer au milieu d'une si farouche ménagerie.

Les dents de la Hyène claquaient d'effroi, et, tous deux, ils s'avançaient avec précaution, cherchant leur chemin pour rentrer chez eux, croyant à chaque instant sentir les crocs des passants s'enfoncer dans leur cou.

## VI

Et voilà que, brusquement, il s'élève une clameur sourde des coins de la cage. Les boutiques se ferment, le tocsin se lamente d'une voix haletante et inquiète.

Des groupes d'hommes armés envahissent les rues, arrachent les pavés, dressent à la hâte des barricades. Les rugissements de la ville ont cessé ; il y règne un silence lourd et sinistre. Les bêtes humaines se taisent ; elles rampent le long des maisons, prêtes à bondir.

Et bientôt elles bondissent. La fusillade éclate, accompagnée de la voix grave du canon. Le sang coule, les morts s'écrasent la face dans les ruisseaux, les blessés hurlent. Il s'est formé deux camps dans la cage des hommes, et ces animaux s'égaient un peu à s'égorger en famille.

Quand le Lion eut compris ce dont il s'agissait :

- Mon Dieu ! s'écria-t-il, sauvez-nous de la bagarre ! Je suis bien puni d'avoir cédé à la bête d'envie que j'avais de rendre visite à ces terribles carnassiers. Que nos mœurs sont douces à côté des leurs ! Jamais nous ne nous mangeons entre nous.

Et s'adressant à la Hyène :

- Allons, vite, détalons, continua-t-il. Ne faisons plus les braves. Pour moi, je l'avoue, j'ai les os gelés d'épouvante. Il nous faut quitter lestement ce pays barbare.

Alors, ils s'enfuirent honteusement et peureusement. Leur course devint de plus en plus furieuse et emportée, car l'effroi les battait aux flancs et les souvenirs terrifiants de la journée étaient comme autant d'aiguillons qui précipitaient leurs bonds. Ils arrivèrent ainsi au Jardin des Plantes, hors d'haleine, regardant avec terreur derrière eux.

Alors ils respirèrent à l'aise, ils coururent se blottir dans une cage vide dont ils fermèrent vigoureusement la porte. Là, ils se félicitèrent avec effusion de leur retour.

- Ah ! bien ! dit le Lion, on ne me reprendra pas à sortir de ma cage pour aller me promener dans celle des hommes. Il n'y a de paix et de bonheur possibles qu'au fond de cette cellule douce et civilisée.

## VII

Et, comme la Hyène tâtait les barreaux de la cage les uns après les autres :

- Que regardez-vous donc ? demanda le Lion.

- Je regarde, répondit la Hyène, si ces barreaux sont solides et s'ils nous défendent suffisamment contre la férocité des hommes.